

Scum d'Alan Clarke

Ressortie d'un grand petit film anglais, manuel de révolte punk dans une maison de correction pour mineurs.

La chef opératrice Caroline Champetier rapporte ce mot de Jean-Luc Godard : "Les autres encadrent, moi je cadre." Ce qui frappe dans *Scum* d'Alan Clarke, c'est d'abord quelque chose comme le sens du cadre, l'élément photographique, et son pendant filmique, le sens de la coupe. Or c'est un film sur l'encadrement, contre l'encadrement, c'est un film sur la violence, mais pas contre la violence.

Dans la société, c'est-à-dire dans la maison de correction pour adolescents que *Scum* décrit, la violence est une question de morale, de droit et de justice, une question de survie. Dans un film, dans ce film si juste, la violence est une affaire de cadre et de coupe, c'est une question de vie. *Scum* est un très bon film, et la question "qu'est-ce qu'un très bon film ?" est une question de morale, de droit et de justice, mais à condition d'être une question de cadre et de coupe.

Scum tabasse. Il y en a eu pour s'étonner que les adolescents anglais de 1979, les spectateurs, c'est-à-dire nous, apprécions le film pour sa violence, ses répliques devenues cultes, "I'm the daddy now!" ou "Where's your tool?", vociférées lors des scènes de passage à tabac. Sous le prétexte un peu trop moral que cela nuirait au message d'un film contre l'encadrement (d'abord un téléfilm censuré par la BBC en 1977, et retourné par le cinéaste. - 1977-1979, années du punk et de son contemporain, le postpunk). Or non : le cadre est violence, tout comme

l'encadrement. Mais l'encadrement se soutient de tout un système de justifications, alors que le cadre, ou contre-encadrement, ne se soutient que de lui-même.

A la machine à encadrer et à écraser dont il décrit sans ciller les rouages, *Scum* oppose les trois réponses possibles, les trois révoltes, sous les traits de ses héros enfermés. Archer, le bouffon, répond par l'humour, la procédure légale, cherchant à faire péter la loi depuis l'intérieur par le paradoxe : c'est la sphère du droit. Toyne et Davis répondent par le suicide, cherchant le dehors, la seule sortie. Et Carlin, "the daddy", répond par l'action violente et organisée, par la politique, le rapport de force avec la machine, construisant un cadre qui tient jusqu'à la coupe - insurrection. *Anarchy in the UK*, d'un genre de punk gardant pour horizon la possibilité de faire quelque chose, et pas seulement la destruction. Génie de l'anarchisme et ses actes qui ne se soutiennent que d'eux-mêmes.

Il y a deux lignées ou antilignées anarchistes, l'une qui passerait par Genet, Fassbinder, Buster Keaton, Oshima, Samuel Fuller, David Fincher, etc. : l'acte comme saut, appel au dehors. En deux mots, le sexe et la mort (noms profanes de choses sacrées). L'autre par Chaplin, Dostoïevski, ou les deux seuls bons cinéastes anglais, Humphrey Jennings et Alan Clarke : l'acte comme droit et transformabilité des choses de l'intérieur. Ouvrant vers - noms trop sacrés de choses profanes - l'amour et la vie. Il n'y a rien au-delà de la machine à encadrer, mais il y a des façons de se faire de violents antidotes, paradoxes ou tabassages. "Where's your tool?", crie Carlin, et c'est une très bonne question. **Luc Chessel**

**dans ce film si juste, la violence
est une affaire de cadre et de coupe,
c'est une question de vie**

Scum d'Alan Clarke, avec Ray Winstone, Mick Ford, Julian Firth (G.-B., 1979, 1h38, reprise)